

Gould, Peter et Bailly, Antoine, éds (1995) *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Paris, Anthropos (Coll. « Géographie »), 120 p. (ISBN 2-7178-2879-6)

Yves Tessier

Volume 41, numéro 112, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022619ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022619ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

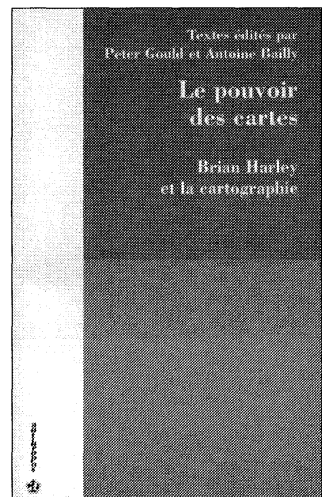
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tessier, Y. (1997). Compte rendu de [Gould, Peter et Bailly, Antoine, éds (1995) *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Paris, Anthropos (Coll. « Géographie »), 120 p. (ISBN 2-7178-2879-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(112), 85–87. <https://doi.org/10.7202/022619ar>

GOULD, Peter et BAILLY, Antoine, éd(s) (1995) *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Paris, Anthropos (Coll.«Géographie»), 120 p. (ISBN 2-7178-2879-6)



L'histoire des sciences connaît de ces personnages qui viennent modifier radicalement les idées reçues et qui avancent des changements de perspective déterminants sur la façon de poser des questions. Le géographe Brian Harley a nourri un questionnement de fond qui a ébranlé le paradigme explicatif de l'histoire de la cartographie, trop cantonné dans le positivisme scientifique à ses yeux. Cette modeste anthologie fait vivre la pensée féconde de cet auteur brusquement surpris par la mort en 1991. Harley a posé une question lourde de conséquence et qui a eu le mérite d'élargir les horizons de la cartographie: la carte géographique est-elle une représentation objective du réel ou un construit social développé autour de ce même réel?

En introduction, les deux compilateurs de l'anthologie présentent un portrait de Brian Harley et un résumé de sa contribution à l'élargissement de l'histoire de la cartographie. Venu à la géographie historique par ses travaux sur la reconstruction de la géographie médiévale dans le proche Warwickshire, Brian Harley passe rapidement à l'histoire de la cartographie et soulève des questions concernant le contexte économique et social entourant l'élaboration des cartes. Avec David Woodward, qui deviendra son inséparable collègue américain, le géographe britannique esquisse un projet d'écrire une histoire de la cartographie qui ouvrirait la discipline à une approche renouvelée faisant large place à de nouvelles interprétations puisant à la linguistique, la critique d'art et la théorie de l'interprétation. «Ses écrits contestaient désormais sans cesse la vision "scientifique" selon laquelle les cartes n'illustraient qu'une progression constante, cumulative pour valoriser une représentation idéalisée de la "véritable" réalité» (p. 8). Suivent cinq traductions des publications les plus significatives de Harley.

En chapitre 1, Harley parle de la carte comme une biographie à dimensions multiples, à partir de l'exemple d'une carte ancienne du Devonshire. Biographie en tant que vie d'un artefact matériel conçu, fabriqué et utilisé à une certaine époque. Biographie (par extension) de ses producteurs: dessinateurs, géomètres, imprimeurs. Biographie du paysage dépeint. Et enfin biographie de celui qui la collectionne et qui lui voue assez d'affection pour la retenir dans son patrimoine personnel. Harley a publié cet article dans une revue destinée aux collectionneurs de cartes (*The Map Collector*), peut-être parce qu'il considérait que l'histoire de la cartographie était trop l'apanage des cartophiles davantage épris par la technicité que par la socialité de la carte.

La substance de la pensée originale de Brian Harley se retrouve au chapitre 2 intitulé *Cartes, savoir et pouvoir*: «J'entreprends ici d'explorer le discours des cartes dans le contexte du pouvoir politique, et ma démarche est largement iconologique. Les cartes seront considérées comme faisant partie de la famille plus large des images chargées d'un jugement de valeur. Les cartes cessent d'être essentiellement perçues comme des relevés inertes de paysages morphologiques ou comme des reflets passifs du monde des objets. Elles sont considérées comme des images qui contribuent au dialogue dans un monde socialement construit» (p. 20). Pour Harley, la carte est bien une forme de langage, mais aussi le lieu d'exercice du symbolisme face à l'espace et un produit social incarnant une forme de savoir et de pouvoir. Voire même un discours porteur d'idéologies: «Les processus cartographiques, mis en œuvre par le pouvoir, consistent en actes délibérés, en pratique de surveillance et en adaptations cognitives conforme aux valeurs et aux croyances dominantes» (p. 50).

Harley va même jusqu'à «déconstruire la carte» au chapitre 4, en montrant comment la cartographie appartient aussi au monde social qui la produit, les cartes étant inévitablement un système culturel. «Notre objectif est de suggérer qu'une autre épistémologie, enracinée dans la théorie sociale plutôt que dans le positivisme scientifique, serait plus adéquate si nous voulons assimiler la cartographie au sein de la géographie humaine [...]. Notre tâche est de rechercher les forces sociales qui ont structuré la cartographie et de situer la présence du pouvoir, et de ses effets, dans l'ensemble du savoir cartographique» (p. 64). Selon lui, la déconstruction permettrait à la cartographie géographique de trouver toute sa place dans l'étude interdisciplinaire du texte et du savoir.

Harley applique son questionnement au chapitre 5, lorsqu'il nous invite à relire les cartes de la «découverte» de Christophe Colomb, en présentant l'histoire de 1492 et les cartes de 1492 comme deux débats contemporains. Les cartes ne véhiculent pas une vision neutre du monde, pas plus à cette époque que maintenant.

Ce qui amène Harley à soulever la question de l'éthique cartographique, au dernier chapitre. Partant des estimations officielles selon lesquelles 35 millions (*sic*) de cartes avaient été expédiées à 300 000 soldats américains stationnés dans la région du Golfe Persique en 1991, il rappelle que la confection des cartes peut soulever de profonds problèmes d'éthique, par-delà la moralité de la guerre. Au plan de l'éthique scientifique, la cartographie lui paraît manquer de sens critique face à ses propres pratiques et à leurs conséquences, volontaires ou involontaires.

La pensée de Brian Harley, empreinte d'une audacieuse perspective, ne pouvait que susciter la controverse dans les milieux cartographiques traditionnalistes, comme en fait état le chapitre 3, où Peter Gould (par exception) résume les contestations qui ont eu cours durant quelques années, à la suite de la publication, avec M.J. Blakemore, du célèbre crédo «*Concepts in the History of Cartography: A Review and Perspective*» publié dans *Cartographica* (v. 17, n° 4, 1980).

On pourra concéder à la limite aux compilateurs d'avoir supprimé toutes les notes ou références contenues dans les textes originaux pour ce livre de familiarisation, «[...] la plupart n'offraient guère d'intérêt (*sic*) pour le vaste public que vise ce livre ou ne seraient pas facilement accessibles». Ils les ont remplacées

par des notes de leur cru afin d'expliquer certains points peu familiers pour de nombreux lecteurs. Le procédé, par sa parcimonie, laisse le lecteur sur son appétit. On ne leur pardonnera pas cependant de n'avoir pas inclus au moins une bibliographie sélective des 140 articles et des 28 ouvrages originaux de Brian Harley. Pareille omission ne s'explique pas, surtout qu'un appareil bibliographique même sommaire aurait permis aux intéressés d'approfondir la pensée innovatrice de l'auteur.

Cette petite anthologie sélective réflète un essentiel articulé de la pensée contestatrice de Brian Harley sur les cartes et leur pouvoir, au-delà de la représentation de la réalité géographique. Tous les géographes et les utilisateurs de cartes, et particulièrement les étudiants, se doivent de prendre connaissance de ce questionnement de fond sur la nature de l'acte cartographique dans sa signification culturelle. Cette anthologie livre néanmoins de manière accessible la pensée de ce chercheur qui a sorti l'histoire de la cartographie de la sociographie technique des cartes pratiquée en toute bonne foi par les cartophiles, pour l'amener sur le terrain des pratiques culturelles et sociales empreintes du sens de l'appropriation de l'espace. D'où le titre approprié de l'ouvrage, *Le pouvoir des cartes*.

Yves Tessier
Cartothèque
Bibliothèque de l'Université Laval

GROSSER, Pierre (1995) *Les temps de la guerre froide. Réflexions sur l'histoire de la guerre froide et sur les causes de sa fin*. Bruxelles, Éditions Complexe (Coll. «Questions au XX^e siècle»), 466 p. (ISBN 2-87027-559-5)

D'après Pierre Grosser, l'origine de la guerre froide est à chercher dans la «superposition» de multiples temps historiques dans les années 1950-51: «le temps court de la méfiance absolue et des alignements politiques intérieurs (stalinisme, maccarthysme), le temps de la bipolarisation, le temps du nucléaire, le temps des guerres totales, le temps des idéologies, le temps de l'accumulation industrielle, les temps longs de la modernité, de l'occidentalisation, de l'étatisation du monde et de la dynamique capitaliste» (p. 187).

La fin de la guerre froide s'expliquerait par le fait que certains de ces temps n'arrivaient plus à s'auto-reproduire. Ainsi, les temps courts de la bipolarisation auraient été remplacés par ceux de l'homogénéisation économique, idéologique et sociétale, tandis que les temps longs de l'occidentalisation et de l'étatisation auraient fait place à ceux de la dé-occidentalisation et de la crise mondiale de l'autorité. L'effondrement interne des ex-pays communistes n'aurait fait que révéler les changements dans la «superposition» des temps de la guerre froide. Après 1989 cependant, certains des temps anciens ont perduré: «temps de la bipolarité militaire,